

PIERRE SAUREL

Sur la pente du vice



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 020

Sur la pente du vice

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 465 : version 1.0

Sur la pente du vice

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Huit médecins éminents étaient penchés sur un petit bonhomme de sept ans.

Le jeune André Bercy souffrait d'une curieuse de maladie que les médecins ne comprenaient pas.

Il dépérissait à vue d'œil, ne pouvait plus se porter sur ses jambes et pouvait à peine parler.

– C'est de la faiblesse, dit le premier médecin que son père consulta.

Mais on avait beau le soigner, ça allait de mal en pis.

Jacques Bercy décida de prévenir son père, le millionnaire, Hector Bercy.

Deux jours plus tard, le grand-père arrivait à Montréal.

– Comment, mon petit André était malade et tu ne me l'as pas dit, Jacques ?

– Mais je croyais que ce n’était rien, papa.

– Rien, mais il est en train de mourir, cet enfant-là. Il le fit transporter tout de suite à l’hôpital.

– Passez-lui tous les examens nécessaires. Il n’y a pas de limites. J’ai de l’argent. S’il faut des spécialistes, faites-en venir, de partout. New-York, Paris, même de Chine, s’il le faut.

– Bien, monsieur.

Mais les spécialistes avaient beau se consulter, ils ne comprenaient rien. On émettait toutes sortes d’hypothèses mais on ne trouvait jamais de solution.

Enfin, on appela les deux Bercy.

– Eh bien ?

– Nous en sommes venus à la conclusion que votre fils souffre de faiblesse générale. Faiblesse des os, faiblesse du sang, enfin, une faiblesse généralisée. Nous ne pouvons rien faire. Nous tentons l’impossible mais nous ne pouvons rien faire.

Le vieux Bercy s’écria :

– Il n’y a jamais de causes désespérées.
Jamais !

– Pourtant !

– Messieurs, tant qu’il y a un souffle de vie, il y a de l’espoir.

Jacques Bercy connaissait bien son père. C’était un homme que rien ne pouvait abattre et il l’avait prouvé.

Hector Bercy avait mené une vie mouvementée. À l’âge de quatre ans, il perdait son père, et à l’âge de neuf ans, il devenait orphelin.

Ses parents étaient morts sans lui laisser un sou. Il s’était trouvé seul, devant la vie.

Hector Bercy avait grandi dans un milieu pauvre mais il avait quand même réussi en travaillant d’arrache-pied, à se faire instruire.

Il demeurait chez des parents qui l’hébergeaient.

Le soir, il travaillait jusqu’à des minuit et allait à la classe le jour.

Il réussit à trouver une situation comme caissier, dans une banque.

C'est là qu'il rencontra celle qui devait devenir sa femme.

C'était une jolie employée, qui accepta de l'épouser, même s'il était sans le sou.

Ils se mirent en ménage, et à peine deux mois plus tard, son épouse lui annonça qu'elle allait avoir un enfant.

Mais les choses tournèrent au pire.

Il fallut aller voir le médecin à plusieurs reprises. Madame Bercy n'était pas bien. Le docteur exigeait de se faire payer car le compte augmentait continuellement.

Par contre, Bercy avait acheté des meubles à crédit. Il ne pouvait plus rencontrer les paiements.

On saisit ses meubles. Sa femme était de plus en plus malade. Il fallait la faire entrer à l'hôpital, l'opérer pour lui sauver la vie.

Découragé, Bercy décida :

– Je vais emprunter de l’argent, sans le dire. Je vais prendre des valeurs à la banque, falsifier les livres, et plus tard, je remettrai cet argent.

Il vola donc une somme de mille dollars. C’était très peu.

Il engagea un bon spécialiste et on opéra sa femme. Malheureusement, elle mourut deux jours plus tard.

Alors que Bercy était absent de la banque, à cause de la mort de sa femme, les auditeurs passèrent.

On s’aperçut qu’il y avait eu des changements dans les livres et on vit tout de suite qu’un employé avait volé mille dollars.

Après une rapide enquête, Bercy fut arrêté. En cour, il déclara au juste :

– Croyez-vous, monsieur le juge, que c’est juste ? Je suis dans l’argent à la journée et je ne reçois que 20 dollars par semaine.

Et il conta toute son histoire.

Le juge accorda sa clémence à l’accusé, ne le condamnant qu’à deux mois de prison.

Bercy fit ses deux mois et sortit de prison. Il essaya de se chercher une place.

Mais partout, on lui répondait :

– C’est regrettable, mais on n’a pas besoin de vous. Il devinait pourquoi. Il avait fait de la prison et il avait déjà été arrêté pour vol.

– Ce n’est pas juste ! Ce n’est pas juste. J’ai été poussé par la malchance à faire une bêtise. J’ai payé pour cette bêtise. Aujourd’hui, je suis incapable de travailler. On ne veut plus de moi.

Il décida donc de partir et émigra vers le Nord. Il travailla tout d’abord comme bûcheron dans les bois, puis devint commis.

Un jour, un prospecteur passa par là. Il cherchait quelques bons hommes pour emmener avec lui.

– On peut se mettre riche, mais il est possible aussi qu’on revienne sans le sou.

Bercy avait le goût de l’aventure.

Il partit donc avec le prospecteur et devint son bras droit. Six mois plus tard, le prospecteur mourait subitement d’une attaque d’angine.

Bercy prit donc sa succession. Pendant des semaines et des semaines, il travailla d'arrache-pied, puis un jour, la chance lui sourit. Il trouva un gisement de cuivre.

Le gouvernement inspecta le sol. Il était très riche. Bercy fonda alors sa propre compagnie.

Et l'homme qui avait eu tant de misère, voyait tout à coup, la chance lui sourire. Il était riche, millionnaire.

Deux ans plus tard, il se mariait à nouveau. Il eut un fils qu'il baptisa Jacques.

Sa seconde femme était morte après plusieurs années de vie heureuse avec son époux.

Bercy vendit toutes les parts de sa compagnie et vint s'installer à quelques milles de Montréal, où il acheta un magnifique chalet.

Tous les étés, Jacques, sa femme et son petit garçon, venaient passer les deux mois de vacances avec lui.

Bercy était heureux, surtout quand il voyait son petit-fils. Il l'adorait plus que tout au monde.

Aujourd'hui, Bercy avait 66 ans. La chance

qui lui avait souri depuis plusieurs années semblait tout à coup l'abandonner.

– Non, non, je ne me suis jamais découragé, je ne commencerai pas aujourd'hui.

Hector Bercy entra à l'Oratoire Saint-Joseph et alla s'installer devant l'autel du Frère André. Il fit une courte prière, puis :

– Écoute, Frère André, je ne sais pas si tu te rappelles de moi. On s'est connu alors qu'on était petit. Tu étais plus vieux que moi, c'est vrai. Mais si tu as de la mémoire, tu dois te souvenir.

Au bout d'un instant, il continua :

– Là où tu es, tu dois savoir tout ce qui se passe sur la terre. Demande à saint Pierre comment j'ai vécu. Demandes-y. Il doit avoir écrit ça dans son livre. Oh ! c'est vrai que j'ai commis un vol, c'est vrai que des fois, je vous ai tous envoyés chez le diable, toi puis les autres saints qui sont à tes côtés. Mais tu sais qu'au fond, j'étais pas sincère. Je ne me suis jamais découragé, puis le Bon Dieu m'a aidé. Il m'a donné une bonne femme, un fils, une fortune,

l'amour... qu'est-ce que je peux demander de plus ?

Il se mit à rire silencieusement :

– Oh, je te vois, tu dois dire : « Regarde Hector qui se plaint le ventre plein. » Eh bien, mon argent, je suis prêt à le donner, au complet, pour qu'André guérisse. Mais, je m'aperçois que mon argent, ça sert pas à grand-chose, vu que les médecins peuvent rien faire. Maintenant, écoute-moi bien. Je sais que dans le temps que tu étais vivant, tu faisais pas mal de miracles. Vu que tu es au ciel, tu peux certainement faire plus, parce que ça doit être facile pour toi, de glisser un petit mot dans l'oreille de ton saint Joseph. Bien là, je vais te demander un miracle.

Il s'arrêta une seconde, se moucha, puis continua :

– Oui, tu l'as deviné, je veux que mon petit André guérisse. Mais, moi, en retour, je vais te promettre quelque chose. Tu sais comment j'en ai arraché, parce que je sortais de prison, pas vrai ? Combien y en a-t-il de gars comme moi, qui n'ont pas autant de courage ? Bien, avec mon

argent, je vais venir en aide à ceux qui sortent de prison, à ceux qui sont découragés, à ceux qui ne peuvent vivre à cause du manque de justice. Je vais employer le reste de mes jours à ça. Tu dois trouver que c'est une belle œuvre, pas vrai ? En tout cas, je vais le savoir. Si tu ne guéris pas mon petit André, c'est parce que tu n'approuves pas mon plan.

Puis, pour terminer :

– Tu sais, à part de ça, que je peux bien aider avec mon argent, pour mettre ton Oratoire plus beau. Mais si tu m'aides pas, compte pas sur moi, Ok ? Je vais voir si tu es un vrai ami. Salut !

Il se leva et sortit de l'Oratoire.

II

Diane Roy, une des plus jolies filles du monde, était de retour à Montréal, après une absence de plusieurs mois.

Diane qu'on appelait maintenant, la belle aventurière, était allée en Afrique, où elle avait vécu des aventures inoubliables. Elle était partie avec son oncle et un explorateur du nom de Gaby Aubry.

Mais ces deux hommes n'avaient qu'une idée en tête. Ils désiraient se mettre riches. Et poussés par la cupidité, ils étaient allés jusqu'au meurtre. Aubry avait été condamné à la peine capitale et Ovide Roy, l'oncle de Diane, à plusieurs années de pénitencier.

Diane était donc revenue à Montréal, en compagnie de Michel Dupuis, le jeune journaliste qui s'était rendu jusqu'en Afrique pour lui porter secours.

Une fois dans la Métropole, Diane se rendit au journal *la Trompette*, où elle travaillait toujours comme journaliste.

Dupas, le directeur, l'attendait avec impatience :

– Ah ! Diane, enfin, vous êtes de retour.

– Bonjour, monsieur Dupas.

– Vous avez fait un bon voyage ?

– Bon ? C'est une façon de parler. Je puis me compter chanceuse d'être revenue vivante.

Ils causèrent un peu des aventures qu'elle avait vécues en Afrique, puis Dupas demanda :

– Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire maintenant ?

– Me reposer.

– Plusieurs jours ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin de repos, monsieur Dupas.

– Et moi qui voulais organiser une fête à l'occasion de votre retour.

– Eh bien, remettez ça à plus tard. Je crois que je vais me coucher et je ne me lèverai que la semaine prochaine.

– Et ensuite vous allez reprendre votre place au journal ?

– Oui, temporairement.

– Comment, temporairement ?

– J’aime le changement, monsieur Dupas, vous le savez. J’aime les aventures et je trouve que la tâche de journaliste est ennuyante.

Dupas bondit :

– Ennuyante ? Mais voyons, Diane, au contraire, moi je trouve que c’est un travail qui vous mène à tout.

– En tout cas, pour l’instant, je n’ai pas l’idée à ça. Je veux me reposer, c’est tout. J’ai tenu à vous rendre visite mais je retourne chez moi, et je ne veux pas qu’on me dérange.

– Même pas Michel ?

Diane ne répondit que par un haussement d’épaules.

– En tout cas, appelez-moi, donnez-moi de vos nouvelles, n'est-ce pas ?

– Entendu.

Diane retourna donc chez elle où elle devait prendre un repos bien mérité.

*

– Je voudrais voir le propriétaire du journal.

– Vous êtes monsieur ?

– Hector Bercy.

– Vous avez rendez-vous ?

Bercy reprit :

– Je suis Hector Bercy, le millionnaire, et ordinairement, je ne prends pas de rendez-vous, mademoiselle.

– Bon, un instant.

La secrétaire de Dupas décrocha l'appareil qui la mettait en communication avec son patron.

– Monsieur Dupas ?

– Oui ?

– Monsieur Hector Bercy, le millionnaire, désire vous voir.

– Faites entrer.

La jeune fille fit signe à monsieur Bercy :

– Si vous voulez passer, monsieur.

– Merci.

Bercy entra dans le bureau de Dupas.

– Non, non, ne vous dérangez pas, restez assis, monsieur... votre nom déjà ?

– Dupas, Georges Dupas.

– Dupas, j'ai besoin de votre aide, c'est-à-dire, de l'aide de votre journal.

– Ah !

– Tout d'abord, je vais vous annoncer une nouvelle qui va vous surprendre. Vous pouvez la publier.

– Quelle nouvelle ?

– Il y a eu un miracle obtenu, grâce à l'intercession du Frère André. Faut dire que

c'était un de mes amis.

– Quel miracle ?

– Mon petit-fils. Il était condamné par les médecins. Huit spécialistes avaient rendu leur verdict. Il n'y avait plus rien à faire. Eh bien, mon petit-fils prend du mieux de jour en jour et les médecins ne comprennent plus rien.

– Et vous dites que c'est grâce au Frère André ?

– Pensez-vous que je suis allée à l'Oratoire pour rien ? C'est vrai que j'ai dû faire une promesse, puis c'est là que j'ai besoin de votre aide.

– Expliquez-vous.

– Je veux aider les malheureux, les bandits, les jeunes délinquants, les filles de rien, je veux les ramener dans le droit chemin.

– Vous ne vous attaquez pas à une tâche facile.

– Ça n'a pas d'importance. J'ai de l'argent, puis avec de l'argent, on arrive à tout. Oh ! je suis prêt à payer pour les annonces de publicité.

- Non !
- Le millionnaire bondit.
- Comment, non ?
- Vu que vous commencez une campagne, je veux être le premier à vous aider.
- Vous voulez dire que...
- Nous allons faire une publicité mais gratuite.
- C’est vrai ?
- Oui, mais à une condition.
- Je n’aime pas beaucoup les conditions, moi. On donne ou on ne donne pas.
- Attendez, et je suis assuré que vous allez m’approuver.
- Parlez.
- Si vous mettez votre projet à exécution...
- Il n’y a pas de si, je vais le mettre à exécution.
- Bon. Alors, vous allez rencontrer toutes sortes de gens, vous aurez également des aventures, des histoires très intéressantes. Alors,

j'avais pensé vous attacher un journaliste. Il pourrait écrire des choses qui passionneraient certainement nos lecteurs et vous feraient en même temps, une excellente publicité.

– Oui, vous avez raison, je vous approuve. Mais il y aurait une chose que j'aurais bien aimée.

– Quoi donc ?

– Tout d'abord, pour s'occuper de cas semblables, ça prend une personne qui a du tact, ça prend une personne qui inspire confiance, qui n'a pas froid aux yeux non plus, à cause des milieux qu'elle devra fréquenter. Pour les premières raisons, j'aimerais mieux une femme, mais pour la seconde, j'ai peur qu'une femme coure trop de dangers, à moins que je puisse trouver une fille comme votre Diane.

– Diane ?

– Oui, je sais qu'elle est présentement en Afrique. J'ai lu toutes ses aventures avec intérêt. Elle me plaît cette petite. Elle est comme moi, elle ne se décourage pas facilement.

– Mais elle est revenue !

– Quoi ?

– Si, elle est revenue, ça fait plus de trois jours.

– Où est-elle ?

– Chez elle, elle se repose. Ce voyage l'a terriblement fatiguée.

Le millionnaire décida :

– Je vais aller la voir.

– Je connais Diane. Elle veut se reposer et elle va vous envoyer promener, même si vous êtes riche.

Il se mit à rire.

– Tant mieux, j'aime ça. Mais ça fait trois jours qu'elle est de retour. Elle doit sûrement être reposée un peu.

Il sortit un calepin de sa poche.

– Donnez-moi son adresse.

Dupas obéit.

– Je vais aller la voir tout de suite et je vous en

donnerai des nouvelles. Ça ferait votre affaire, si c'était elle, votre journaliste ?

– Mais sûrement, monsieur Bercy.

– Tant mieux, parce que sans ça, je l'aurais prise quand même.

Bercy allait sortir.

– Puis-je envoyer un photographe à l'hôpital prendre des photos de votre petit-fils ?

– Pourquoi pas ? Commencez tout de suite la publicité. Et puis, faites-en aussi au Frère André, il en mérite. Il a fait sa part, lui aussi.

Et le millionnaire sortit.

*

Diane avait profité de ses courtes vacances pour faire un peu de ménage dans son petit appartement.

Quand on sonna à la porte, elle n'était vêtue que d'un short et d'un chandail.

Elle alla ouvrir.

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Mon nom est Hector Bercy, je voudrais vous parler. C'est très important.

– Entrez, monsieur Bercy, vous allez m'excuser une seconde, je vais m'habiller. Je ne suis pas coiffée...

– Restez comme vous êtes. Tout d'abord, vous ne pouvez jamais être plus jolie, même maquillée, et quant aux shorts, gardez-les. J'aime voir des belles jambes. Regarder à mon âge, c'est tout ce que je peux faire, alors, laissez-moi ce plaisir-là.

Bercy s'assit sans attendre l'invitation.

– Tout d'abord, je dois vous dire que je sors des bureaux du journal *la Trompette*, et Dupas, votre patron, m'a promis son entière collaboration.

– À quel sujet ?

– C'est vrai, vous n'êtes pas au courant. Eh

bien, tout d'abord, je dois vous dire que, moi, je suis millionnaire.

– Ah !

– Cependant, je ne suis pas attaché à l'argent. Je vais vous raconter ma vie, si jamais, ça vous chante d'écrire un roman...

Et Bercy raconta ce qui s'était passé avec force détails.

– Puis là, mon petit-fils est guéri.

– Guéri ?

– C'est tout comme, tous les jours, il prend des forces.

Puis il lui parla de son projet.

– Mais c'est une idée merveilleuse, monsieur Bercy.

– Vous trouvez ?

– Sûrement.

– Et vous aimeriez vous en occuper ? demanda Bercy.

– Moi ?

– Certainement. Il me faut quelqu'un pour faire les enquêtes.

– Les enquêtes ?

– Des gens s'adresseront à nous pour du travail, pour de l'argent, etc... Nous ne pouvons leur porter secours sans savoir à qui nous avons affaire. De plus, on nous rapportera des cas et il faudra enquêter. Oh ! je sais que ce ne sera pas facile bien souvent... Mademoiselle Roy, vous serez mon bras droit.

– Mais c'est merveilleux et ça m'intéresse énormément.

– Vrai ?

– Mais oui.

– Vous devrez également faire des reportages pour le journal qui nous fera une publicité gratuite.

Diane l'interrompt :

– Monsieur Bercy, il passe onze heures. Vous allez dîner avec moi.

– Mais je ne voudrais pas...

– J’insiste.

– Dans ce cas j’accepte. Je déteste manger dans les restaurants. Vivent les repas à la bonne franquette sur le bout de la table

– Et c’est ce que vous aurez.

Diane s’excusa :

– Je vais mettre mon dîner au feu et me changer. Nous discuterons de votre projet pendant le repas et cet après-midi vous m’amènerez à l’hôpital. Je veux voir votre petit-fils.

– Avec grand plaisir.

Diane allait sortir de la pièce.

– Ça ne vous dérange pas si j’enlève mon veston ?

– Mais non, faites comme si vous étiez chez vous.

– Et je vais appeler mon fils, Jacques. Il m’avait demandé d’aller dîner chez lui. Mais comme j’ai la chance de manger en compagnie d’une jolie femme...

– Faites comme vous voudrez, monsieur Bercy.

Diane alla mettre son dîner au feu puis se retira dans sa chambre pour faire un brin de toilette.

Lorsqu'elle revint au salon, elle fut surprise de voir Bercy, assis dans un fauteuil, les jambes allongées, sur une petite table de salon.

Rapidement, le millionnaire se rassit correctement.

– Prendriez-vous un apéritif, monsieur Bercy ?

– Non, je ne bois pas, mademoiselle.

– Ce ne sera pas long.

Elle alla à la chambre de bain, refit son maquillage, puis alla dresser la table.

– Venez, le dîner est prêt.

Le millionnaire s'arrêta dans la porte de cuisine et regarda Diane, rempli d'admiration.

– Si j'avais eu une fille, j'aurais souhaité qu'elle vous ressemble !

C'était un des plus beaux compliments que Diane ait jamais reçus.

III

Le petit André prenait réellement du mieux. Déjà, il avait engraisé de quelques livres et tous les jours, à la grande surprise des médecins, les forces lui revenaient.

Diane causa longuement avec lui.

– C'est le Frère André qui m'a sauvé, mademoiselle. Quand je serai grand, je vais faire un Frère, moi aussi, et vu que je m'appelle André... je porterai le même nom que lui.

– Brave petit bonhomme, murmura Bercy.

Après la visite à l'hôpital, ils se rendirent au journal, où ils dressèrent les plans de leur nouvelle organisation.

– Il faudrait trouver un nom et se louer un local, fit Bercy

– Moi, j'en ai trouvé un, fit Diane. Je suggère « L'Entraide Bercy ».

– Oui, ce n'est pas mal, mais on peut effacer mon nom et appeler ça « L'Entraide » seulement.

– Comme vous voudrez.

Bercy déclara :

– Je veux que vous racontiez tout d'abord dans votre journal le miracle de mon fils et que vous parliez de la promesse que j'ai faite.

– Justement, fit Dupas, je vous ai préparé une entrevue avec un journaliste. Michel Dupuis. C'est un ami de Diane.

– Nous le verrons ensemble.

Bercy déclara :

– Ensuite, vous allez demander à tous les employeurs qui seraient prêts à nous faire confiance de nous écrire le plus tôt possible ou encore de nous téléphoner. Nous nous rendons responsables de ceux que nous leur recommandons.

– Vous ne croyez pas que c'est une trop grande responsabilité ?

– Non, si mes hommes volent, eh bien, je

pourrai rembourser. Il faudrait trouver le local. Pouvez-vous vous occuper de ça, Dupuis ?

– Mais... certainement, monsieur Bercy. Je vais consulter les annonces du journal.

– C'est ça. Ça prend un local assez grand. Nous devons avoir un assez grand bureau, une salle d'attente... disons trois ou quatre pièces, mais des grandes et un entrepôt.

– Bon, je vais y voir.

– Sitôt que vous aurez le local, vous me le direz, moi j'appellerai un de mes amis du Bell pour qu'on nous installe des appareils au plus tôt.

Ils passèrent ensuite dans le bureau de Dupuis.

Le jeune Michel questionna le millionnaire et prépara son article.

– Monsieur Bercy, maintenant, j'ai un service à vous demander.

– Lequel ?

– J'aimerais travailler avec vous et Diane. Je crois que Diane ne pourra pas suffire à la tâche.

– C'est possible, mais d'un autre côté, je ne

veux pas enlever tout son personnel à Dupas.

– Alors, si vous croyez avoir du travail pour moi, monsieur Bercy, j’en parlerai moi-même à monsieur Dupas.

Diane se mit alors de la partie.

– J’aimerais que Michel travaille avec nous, parce que je vous avoue franchement que ça ne m’intéresse guère de faire des reportages. Je crois que j’aurai assez de travail comme ça.

– Vous avez raison. Alors, nous allons concilier les choses. Vous serez l’enquêteur de l’établissement, et je vous paierai un salaire.

– Mais...

– Si, si, j’insiste. Vous serez à mon emploi. Quant à Michel Dupuis, il sera le représentant de *la Trompette* à notre association.

– C’est ça.

*

Une semaine plus tard, le nouveau groupement

de charité, formé par Bercy, marchait à plein rendement.

Déjà, on recevait des demandes d'emploi, des demandes d'aide.

Quelques employeurs, touchés par le beau geste du millionnaire, offraient des emplois aux déshérités de la vie, aux sortis de prison.

Plusieurs hommes se présentèrent. Quelques-uns étaient des sortis de prison, d'autres des types maladifs qui ne pouvaient garder un emploi.

Diane et Bercy les interrogèrent, puis la jeune fille dut faire enquête sur leur famille.

Les enquêtes étaient faites rapidement.

Après dix jours, la nouvelle société de bienfaisance avait trouvé des emplois à dix malheureux.

Quant au petit André, il allait de mieux en mieux et les médecins avaient décidé de lui signer son congé.

Diane se plaisait à son nouveau travail. Mais les troubles n'étaient pas encore commencés.

*

– L’Entraide, répondit la jeune fille, employée pour répondre au téléphone.

– Mademoiselle, j’appelle, c’est au sujet de ma fille, et je me demande si vous ne pourriez pas nous aider.

– Un instant.

La jeune fille parla dans un petit appareil :

– Mademoiselle Diane, pouvez-vous prendre cet appel ?

– Certainement.

Diane prit le récepteur.

– Allô ?

– Je m’excuse de vous déranger, mademoiselle. J’ai vu vos articles dans le journal *la Trompette* et j’ai pensé que vous pourriez peut-être faire quelque chose pour ma fille.

– Qu’est-ce qu’elle a ?

– Je crois qu’elle est en train de mal tourner.

– Écoutez, madame, pouvez-vous passer à nos bureaux ? Nous pourrions peut-être arranger ça. Venez nous voir.

– Quand ?

– Je suis ici jusqu’à quatre heures aujourd’hui.

– Dans ce cas, j’y vais tout de suite.

– Vous êtes madame...

– Lessard.

– Eh bien, je vous attends, madame Lessard.

Diane raccrocha. Vingt minutes plus tard, une pauvre femme arrivait aux bureaux.

– Je voudrais voir la demoiselle à qui j’ai parlé tout à l’heure au sujet de ma fille. Je suis madame Lessard.

– Asseyez-vous, madame. Mademoiselle Diane est occupée mais ce ne sera pas très long.

– Merci.

Une autre femme attendait. Diane la reçut, puis ce fut enfin au tour de madame Lessard.

– Suivant.

Madame Lessard parut dans la porte. Elle semblait timide.

– Approchez, madame. Vous désirez ?

– Je suis madame Lessard.

– Ah ! bon, c'est vous qui m'avez appelée au sujet de votre fille ?

– C'est ça.

– Asseyez-vous, madame.

– Merci.

Madame Lessard commença :

– Faut vous dire que Lisette a la tête dure. D'autres associations ont déjà essayé de s'occuper d'elle mais...

– Quel âge a votre fille ?

– Elle aura 18 ans, le mois prochain.

– Elle a fait des études ?

– Oui et non, pas au complet, elle a fini en septième année. On avait besoin d'argent. J'ai trois autres enfants et mon mari est malade. Elle a

travaillé comme servante dans une maison privée d'Outremont.

– Ça la payait bien ?

– 15 dollars par semaine, toutes dépenses payées. Elle couchait et mangeait là. Elle m'en donnait dix. Ça m'aidait beaucoup. Puis, c'était beau pour une fille qui venait tout juste d'avoir ses 16 ans.

– Et maintenant ?

– Bien, pendant qu'elle travaillait comme servante, elle avait deux soirs de congé par semaine. Un soir, elle a accompagné le fils de son patron. Il l'a amenée dans un club, puis c'est là qu'elle a rencontré Bernard.

– Bernard qui ?

– Je ne sais pas son autre nom. Je ne l'ai vu qu'une seule fois.

– Continuez.

– Ce type-là travaillait au club et il a trouvé Lisette.

– Au club ?

– Oui. Je ne sais pas au juste ce qu’elle faisait. Elle vendait des cigarettes, une autre journée, elle était au vestiaire. Elle finissait à deux heures du matin, mais ne commençait qu’à neuf heures du soir. On lui donnait 25 dollars par semaine. Les premières semaines, ça n’allait pas trop mal.

– Et aujourd’hui ?

Elle soupira :

– Aujourd’hui, ça a beaucoup changé. Au début, à trois heures du matin, elle était toujours à la maison. Maintenant, c’est cinq ou six heures. Même qu’elle est déjà restée deux jours sans venir coucher. Elle boit... je l’ai trouvée ivre, près de la porte. Elle fume et parle très mal. J’ai beau essayer de la raisonner, elle ne veut rien entendre. Si vous saviez, comme je suis découragée.

La femme éclata en sanglots.

– Voyons, madame, ne vous découragez pas.

– Je ne sais plus quoi faire avec elle. Elle ne me donne plus un sou.

– Et votre mari ?

– Mon mari est mort, et moi, je travaille

comme femme de journée. J'ai une voisine qui garde mes autres enfants.

Elle ajouta :

– J'ai demandé à un prêtre de parler à Lisette.

– Et puis ?

– Elle n'a jamais voulu le voir, disant que ce n'était pas de ses affaires.

– Ah !

– Le prêtre est venu à plusieurs reprises mais il n'a pu lui parler. Je voudrais tant qu'elle soit bonne fille.

– À quel club travaille-t-elle ?

– Au Colibri.

– Sous son nom ?

– Je ne sais pas, ça doit.

– Vous n'avez pas une photo d'elle ?

– Oui, j'ai un petit portrait, quand elle a fini sa septième année. Un petit portrait de classe. Je l'ai ici dans ma sacoche.

Elle sortit un vieux porte-monnaie et en tira

une photo.

– Elle se ressemble encore, fit madame Lessard.

– Elle n'est pas laide.

– Non, assez grande, bien bâtie pour son âge ; à quinze ans, elle était bâtie comme une fille de dix-neuf ans. Elle a les cheveux châtons.

– Je vais essayer de lui parler, madame, et lui offrir un autre emploi.

– Vous seriez bien bonne.

– Cependant, nous ne pouvons pas faire l'impossible.

– Je comprends. Si ça coûte quelque chose, vous savez, je ne suis pas riche, mais...

– Notre service est gratuit, madame.

– Je ne sais comment vous remercier, mademoiselle. Si vous sauvez ma fille, je vous devrai une reconnaissance éternelle.

– Remarquez qu'il est possible que vous vous inquiétiez inutilement. Plusieurs filles ou femmes travaillent dans des clubs de nuit sans, pour ça,

perdre leur honnêteté.

– Une mère ne s'inquiète jamais inutilement, mademoiselle. Alors je puis compter sur vous ?

– Oui. Appelez-moi demain, j'aurai peut-être des nouvelles.

– Vous appeler ?... c'est que... je préfère venir. Ce n'est pas trop loin, vingt minutes de marche seulement. Si j'appelle, ça me coûte dix sous et j'ai tellement besoin de mon argent.

– Bon, dans ce cas, venez me voir.

Madame Lessard sortit. Diane remplit une formule.

– Monsieur Bercy devra s'en occuper personnellement. Je crois que ce ne serait pas mal si nous aidions cette famille, Cette femme est courageuse et mérite notre secours.

Quant à Diane, elle était décidée.

– Ce soir, j'irai au Colibri et je tâcherai de parler à Lisette.

IV

Le club Colibri n'avait pas une très bonne renommée.

Il était situé dans le quartier de la ville où se tient la pègre. On y rencontre un peu de toutes les classes de la société, passant par des fils de millionnaires, allant jusqu'aux filles de vie les plus dégradées.

Cependant, on doit admettre que le Colibri n'est pas une place pour une femme seule.

Tout de suite, les hommes cherchent à causer avec elle, à la flirter.

Diane attira naturellement l'attention de tous les hommes. Le chef des garçons demanda :

– Vous êtes seule, mademoiselle ?

– Oui.

– Préférez-vous être placée à une table seule, ou avec une autre fille ?

– Seule, s’il vous plaît.

– Comme vous voudrez.

Il l’emmena vers un coin où se trouvaient surtout des femmes.

– Vous prenez ? demanda le waiter.

Elle commanda un verre de vin, puis elle se mit à regarder les filles autour d’elle. Aucune ne ressemblait à Lisette

– Elle ne doit pas travailler ici.

La fille du vestiaire était noire et grosse. Celle qui vendait les cigarettes était une très grande et maigre.

– Il y a peut-être d’autres filles qui travaillent à l’arrière.

Soudain, un grand type apparut. Il mesurait plus de six pieds. C’était un type qui paraissait fort bien, le genre qui plaît aux femmes.

– Allô, Bernard.

– Bonsoir, Bernard !

Plusieurs femmes le saluaient.

– C’est peut-être Bernard, l’ami de Lisette.

Bernard s’arrêta brusquement. Il venait d’apercevoir Diane. Il se pencha vers une fille.

– Qui est-ce ? Une nouvelle ?

– Je ne sais pas. Elle est jolie, pas vrai ? Elle est arrivée seule.

– Je vais lui parler.

– Attention, si Lisette te voit.

– Bah !

Il se dirigea vers la table où se trouvait Diane.

– Mademoiselle.

– Monsieur ?

– C’est la première fois que vous venez dans cet établissement ?

– Oui.

– Vous permettez ?

Sans attendre la réponse, il tira la chaise à lui.

– Comment se fait-il qu’une jolie fille comme vous fréquente les clubs de nuit et seule ?

– J’arrive de voyage, enfin, je ne demeure pas

à Montréal. Je viens des Trois-Rivières mais j'ai bien l'intention de m'installer ici.

– Travailler ?

– Oui.

– Écoutez-moi, mon nom est Bernard. Je suis très connu dans ce bout-ci. Je puis peut-être vous aider.

– Ah !

– Vous voulez travailler comme quoi ?

– Je puis servir dans un restaurant. Je puis également travailler dans un club, comme cigarette-girl, je n'ai pas les jambes trop laides.

– Pas seulement les jambes à ce que je vois.

Bernard se pencha un peu en avant, en baissant la voix :

– Savez-vous qu'il y a des filles qui se font jusqu'à plusieurs centaines de dollars par semaine ?

Diane sursauta :

– Quoi ?

– Oui, vous avez bien compris.

– Mais qu'est-ce qu'elles font ?

Bernard hésita, regarda Diane dans les yeux, puis :

– Je vois que vous n'êtes pas une enfant d'école. Vous connaissez le plus vieux métier de la terre.

– J'avais deviné juste.

– Le danger est assez grand, fit Bernard, nous sommes très surveillés par les policiers, mais tout de même, quand une fille est jolie...

Diane voulait connaître ce Bernard à fond.

– Je ne dis pas non, mais je préférerais travailler un peu, c'est-à-dire faire autre chose.

– Mais naturellement. Quant à l'autre travail, je vous trouve les clients et nous séparons.

– Nous séparons ?

– Mais oui. Après tout, c'est moi qui prends le risque de rencontrer les clients, pour vous.

– Je vois.

- Écoutez... comment vous appelez-vous ?
 - Mon prénom est Diane,
 - Eh bien, Diane, ce soir, je vais vous rencontrer ailleurs qu'ici.
 - Ah !
 - Nous pourrions en discuter plus longuement.
- Il glissa sa main sous la table et remit une clef à Diane.
- Tenez, venez me rejoindre à cette chambre, je vous attendrai, disons, vers minuit ?

Juste à ce moment, une fille se pencha sur Bernard.

- Attention, voici Lisette !
- Vous m'excusez, elle est jalouse.

Il se leva.

Diane tourna la tête. Lisette entra. Elle n'avait pas beaucoup changé depuis ses années de classe.

Ses cheveux étaient longs et pendaient sur ses épaules. Elle était un peu trop maquillée. Mais elle gardait quand même ce petit quelque chose

d'innocent dans les yeux.

Bernard alla la trouver tout de suite.

– Mais elle ne travaille pas ici, fit Diane, à moins que...

Le hasard allait servir la belle Diane.

En effet, en entrant, Lisette avait aperçu Bernard, assis à la table de Diane.

– Qu'est-ce que tu faisais là ? demanda-t-elle à Bernard.

– C'est une nouvelle.

– Ah !

– J'aimais autant l'attraper avant un autre. Elle est jolie et peut rapporter.

– C'est parce qu'elle est jolie que tu lui prenais le genou en-dessous de la table ?

– Moi, mais jamais de la vie !

– Ne mens pas, j'ai vu ta main.

– Tiens, pour te prouver qu'il n'y a rien entre elle et moi, je vais te la présenter.

– Mais ce n'est pas nécessaire.

– Si, j’insiste.

Il emmena Lisette à la table de Diane.

Enfin, la belle aventurière allait connaître celle qu’elle devait chercher à sauver.

– Mademoiselle Diane ?

– Oui.

– Mademoiselle, j’ai tenu à vous présenter mon amie. Lisette, voici Diane.

– Enchantée, fit Lisette.

Elle examina Diane de la tête aux pieds.

– Oui, tu as raison, chéri, elle n’est pas mal. Une bonne acquisition.

Diane ferma les yeux, l’espace d’un instant.

– Ah non, cette petite n’est pas rendue à surveiller les filles de vie. C’est donc ça, maintenant, son travail ! pensa-t-elle.

Lisette s’assit et Bernard commanda deux verres. Soudain il se leva brusquement.

– Excuse. Lisette, Raymonde s’en va et je ne veux pas la perdre de vue.

– Tu fais bien de la surveiller, celle-là.

Il sortit rapidement.

Diane regarda Lisette, puis :

– Vous n’êtes pas âgée ?

– Non et vous non plus.

– Non.

Il y eut un silence gênant.

– Vous êtes de Montréal ? demanda Diane.

– Oui.

– Écoutez, votre ami m’a parlé de différentes choses, et je ne suis qu’une débutante, je ne sais pas si... enfin, j’aimerais avoir beaucoup plus de renseignements.

– Ah ! Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

– Vous ne trouvez pas que c’est une mauvaise place pour causer de ça ?

– Mais non.

– Mon appartement n’est pas très loin. On pourrait prendre un taxi puis s’y rendre. Vous me plaisez, Lisette.

– Moi, je ne demande pas mieux, fit Lisette, après avoir hésité un peu.

– Alors on y va ?

– Finissons notre verre.

Ce ne fut pas long, et bientôt les deux jeunes filles sortirent.

Elles sautèrent dans un taxi et à peine dix minutes plus tard, elles arrivaient à l'appartement de Diane.

– Dites donc, vous devez avoir de l'argent ?

– Moi, non.

Diane entra la première, elle fit de la lumière et laissa passer Lisette dans le vivoir.

– Asseyez-vous. Prendriez-vous une tasse de café ?

– Ça ne fera sûrement pas de tort.

Diane alla préparer le café puis revint s'asseoir près de Lisette.

– Maintenant, qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Diane demanda :

– Vous, avez-vous fait ce métier ?

– Rarement.

– Comment ça ?

– J’ai rencontré Bernard un soir. Tout de suite, nous nous sommes plu. Il m’a trouvé une place au club, comme substitut. Je travaillais, soit au vestiaire, ou encore comme cigarette-girl.

– Ensuite ?

– Je commençais à aimer Bernard. Un soir que je ne travaillais pas, il m’a emmenée dans un club chic. Puis je l’ai suivi à son appartement.

Elle ferma les yeux et continua :

– Ce fut la première fois. J’aimais Bernard, j’étais prête à tout sacrifier pour lui. Il m’avoua ensuite qu’il s’occupait de prostitution.

– Le métier vous déplaisait, je suppose ?

– Oui, mais ça lui rapportait gros et il ne me demandait pas d’en faire.

– Et vous travaillez toujours au club ?

– Non. Je vais faire mon tour, Bernard a plusieurs filles qui travaillent pour lui, j’exerce la surveillance.

– Il vous paie ?

– Il me donne un peu d’argent. Mais je ne manque jamais de rien.

– Vous restez avec lui ?

– Non, je demeure chez ma mère. Maman me forcerait à revenir à la maison si je partais, je suis mineure, vous savez.

– Et vous dites que vous avez fait le métier, vous aussi ?

– Rarement, ça m’est arrivé quelques fois, alors qu’on manquait de filles. Bernard me suppliait, surtout pour des clients qui avaient beaucoup d’argent.

– Et vous ne regrettez rien ?

Lisette mit un peu de temps à répondre.

– Non, pourquoi ? Diane murmura :

– Savez-vous, ça me fait peur de me lancer dans ce métier.

– Pourquoi ?

– Il faut toujours en sortir un jour ou l’autre et on n’est plus la même femme. Mais d’un autre côté, ça rapporte beaucoup.

– Oh ! oui.

– Et puis, il y a mes parents.

– Vous avez vos parents ?

– Pas ici, mais à Trois-Rivières. Oh ! je n’y tiens pas plus que ça, mais après tout, maman, c’est maman.

– Vous êtes sentimentale.

– Non, je me mets tout simplement à sa place. Dites-moi, Lisette, aimeriez-vous voir votre mère exercer ce métier ?

Lisette se mit à rire.

– Maman ?

– Mais oui, aimeriez-vous apprendre un jour, que lorsqu’elle était fille, elle faisait ce métier ?

– Laissez-moi tranquille avec vos questions. Pourquoi me demandez-vous ça ?

– Pour savoir tout simplement. Pour moi, vous ne tenez pas beaucoup à ce travail. Si vous en trouviez un autre...

– Pas aussi payant...

– Peut -être, mais plus intéressant. S’il fallait que votre mère apprenne la vérité ?

– Mais laissez-moi donc tranquille avec maman. Elle travaille et elle a assez à s’occuper des autres...

– On croit ça.

– On dirait que vous désirez me faire un sermon ?

– Mais non, mais aujourd’hui, j’ai refusé une belle position.

– Pourquoi ?

– Parce que ça ne me plaisait pas. Mais vous... je ne sais si ça vous plairait.

– Quelle position ?

– Téléphoniste. Et ça donne trente-cinq dollars par semaine.

– Vous auriez dû accepter, fit Lisette.

– La place est encore ouverte, mais moi, si je ne me décide pas à faire ce métier, je puis m’engager comme secrétaire.

– Ah ! Mais, si j’acceptais cette place, je ne verrais plus Bernard, il me repousserait.

– Bernard ne vous aime pas.

– Si !

– Non, il ne vous aime pas, il vous garde tout simplement parce que vous lui êtes utile.

– Allons donc !

– C’est la vérité.

Diane mit la main dans sa sacoche.

– Tenez !

– Qu’est-ce que c’est ?

– Une clef !

– Une clef ! Je le sais. Je vois bien que ce n’est pas un cheval.

– Oui, mais c’est la clef d’une chambre, c’est là que je dois retrouver Bernard à minuit.

– Quoi ?

– C’est pour ça que j’ai voulu vous parler seule à seule.

– Vous mentez !

– Écoutez, Lisette, si vous voulez la preuve, nous allons faire une chose.

– Quoi donc ?

– À minuit, vous viendrez avec moi. J’entrerai seule dans la chambre, puis quelques minutes plus tard, vous viendrez.

– Ça ne prouve rien, Bernard veut peut-être vous parler.

– Pourquoi pas au club ? Je ne suis pas une enfant d’école, ce n’est certes pas pour jouer aux cartes qu’il m’amène dans une chambre d’hôtel.

– Je ne vous crois pas.

– Venez avec moi.

– Certainement que j’irai, fit brusquement Lisette. Si Bernard fait ça, je crois que... je crois que je le tuerai.

– Non, vous ne le tuerez pas, mais vous vous ouvrirez les yeux, Lisette, vous verrez que ce

métier n'apporte que des déboires. Je suis décidée, je vais accepter la position de secrétaire.

– C'est moins payant que...

– C'est plus propre.

– Je sais.

Diane la regarda dans les yeux.

– Dites-moi franchement, vous n'êtes pas dégoûtée quelques fois ?

Lisette hésita, puis :

– Ça m'arrive, oui. Souvent, j'en ai assez. Mais que voulez-vous, il est impossible de sortir d'une boue pareille.

Elle serra les dents.

– Tout ça, à cause d'un fils de riche.

– Comment ça ?

– C'est lui qui m'a emmenée, la première fois, dans un club.

– Là où vous avez rencontré Bernard ?

– Oui.

Diane continua :

– Si vous le voulez, vous pouvez recommencer votre vie à neuf.

Lisette se mit à rire :

– Laissez-moi tranquille. Vous essayez de me gagner.

Soudain, Lisette se leva.

– Attendez donc un peu, vous, je pense que je commence à comprendre.

– Comprendre quoi ?

– Maman ! Oui, ce doit être elle qui vous a envoyée. Je ne sais pas d'où vous sortez, qui vous êtes, mais je pense que je viens de toucher le bobo.

Diane ne répondit pas.

– Vos sermons ressemblent à ceux de maman. Oh ! c'est pas la première fois qu'elle essaie, vous savez. Elle voulait que je voie un prêtre.

Elle se mit à rire.

– La belle affaire.

– Pourquoi ? Est-ce si mal, Lisette ?

– Je ne me suis pas trompée. C’est bien ça, c’est vous qui avez été envoyée par maman. Elle m’a dit hier qu’elle ferait quelque chose.

– Lisette, écoutez-moi.

– Laissez-moi tranquille.

Elle voulut sortir mais Diane lui coupa la route.

– Écoutez-moi.

Elle la retint solidement par les poignets.

– Ce que je vous ai dit au sujet de Bernard, c’est l’exacte vérité.

– C’est faux, comme tout le reste.

– Vous avez peur d’attendre à minuit. Vous avez peur de venir avec moi à l’hôtel.

Lisette se mit à rire, un rire qui sonnait faux.

– Je devine votre idée. Vous m’emmenez à l’hôtel mais ce n’est pas Bernard qui doit être là, ce doit être un curé. Oh non, je ne tombe pas aussi facilement dans un piège.

– Mais, Lisette, puisque vous êtes si sûre de vous, attendez, attendez à minuit, nous irons

ensemble, vous verrez bien.

Lisette se décida :

– Eh bien, soit, mais écoutez-moi, mademoiselle Diane, je vous préviens. Si vous m’emmenez voir un prêtre, ou quelque chose du genre, tout d’abord vous perdrez votre temps, et deuxièmement, vous le paierez cher. Je dirai à Bernard pourquoi vous êtes venue au club.

– Attendez à minuit, Lisette, et vous aurez la preuve que Bernard vous prend... quand il n’en a pas d’autres.

V

Diane et Lisette causèrent d'autres choses. On parla de sport, de modes, mais il existait quand même un froid entre les deux jeunes filles.

À onze heures et demie, Diane se leva.

– Il ne faut pas le faire attendre.

– Vous avez raison, ce n'est jamais poli de faire attendre un Curé.

– Vous croyez toujours que...

– Nous verrons.

Diane et son amie sortirent. Elles prirent un taxi et descendirent non loin de l'hôtel en question.

– Tout d'abord, Bernard ne demeure pas là.

– Il peut bien changer de domicile, si ça fait son affaire.

– Naturellement, mais je ne vous crois

toujours pas.

– Vous allez rester ici, je vais entrer la première. Si Bernard vous voit...

– Dans combien de temps ?

– Donnez-moi une dizaine de minutes.

– Bon.

Diane se dirigea vers l'hôtel en pensant :

– Il y a encore du bon dans cette petite. Il s'agit de trouver la corde sensible. Il faut provoquer le choc. Il faut absolument qu'elle sache que ce Bernard n'est qu'un vaurien et qu'il peut lui être infidèle, même avec la première venue.

Diane était décidée à le prouver.

Elle entra à l'hôtel et monta à la chambre de Bernard. Elle ouvrit la porte à l'aide de sa clef et poussa un soupir de soulagement.

Bernard était là, assis dans un large fauteuil. Il se leva en voyant Diane.

– J'ai cru que vous ne viendriez pas, je vous attendais avec impatience.

– Je n’étais pas pour manquer ce rendez-vous.

Il ferma la porte.

– Que vous êtes jolie, fit-il brusquement.

– Je croyais que vous m’aviez emmenée ici pour discuter affaires ?

– Ne faites pas l’enfant. Vous me plaisez !

Il attira Diane dans ses bras. Elle résista l’espace d’une seconde, puis ce fut un long baiser.

– Tout de suite en vous voyant, j’ai ressenti le coup de foudre. Vous allez travailler pour moi ? fit-il.

– Pourvu que je vous voie souvent, Bernard.

– Vous voulez dire que, vous aussi, vous...

– Oui.

Ce fut un autre long baiser. Il l’emmena au fauteuil puis ils passèrent de longs moments, l’un près de l’autre, à s’embrasser. Diane regardait sa montre.

– Ça fait dix minutes.

Sa robe était à demi-détachée, ses cheveux décoiffés. Soudain, on frappa à la porte.

– Voyons, qui ça peut-il être ?

Puis, se tournant vers Diane.

– Restez là, ce ne sera pas long, je vais congédier ce gêneur.

– Fais vite, mon amour !

Il ouvrit la porte avec l'intention de ne laisser entrer personne.

– Qu'est-ce que c'est ?

Lisette aperçut son ami, elle fonça de toutes ses forces dans la porte qui s'ouvrit toute grande. Bernard était là, la bouche couverte de rouge à lèvres.

Diane, dans le fauteuil, semblait aussi mal en point.

– Lisette !

– Ah ! c'est comme ça.

Diane se leva rapidement.

– Lisette !

– Vous, laissez-moi tranquille ! Elle se tourna du côté de Bernard.

– Tu es un salaud de la pire espèce, je te déteste, tu entends, je te déteste.

Elle posa sa main sur le bureau et saisit un gros cendrier de vitre. Elle le lança à la tête de son ami.

– Manqué !

Bernard s'était penché. En même temps, il fonça sur Lisette et la serra fortement contre lui.

– Moi aussi, je te déteste, tu entends ? Moi aussi, j'en ai assez de toi. Je ne veux plus te voir, jamais.

Il la leva dans ses bras. Lisette criait :

– Laisse-moi, laisse-moi.

– Dehors, et ne remets plus jamais les pieds ici.

Il la jeta dans le corridor et ferma la porte.

Lisette se mit à frapper dans la porte à coups redoublés.

– Si tu ne t'en vas pas, j'appelle la police et je

te fais arrêter.

Elle donna encore quelques coups puis tout redevint silencieux.

– Elle est partie.

Bernard s'épongea le front.

– Ouf... je suis bien débarrassé, dit-il.

Il s'approcha de Diane.

– Maintenant, nous sommes seuls, mon amour.

Diane le repoussa brusquement.

– Laissez-moi.

– Mais qu'est-ce qu'il vous prend ?

– Je viens de m'apercevoir de quelle façon vous traitez les femmes, j'en ai assez.

Il voulut quand même la prendre dans ses bras. Diane alors décida de passer à l'attaque. Elle le saisit par le bras et le fit pirouetter par-dessus son épaule.

Il alla s'écraser sur le lit. Diane en profita pour ouvrir la porte et sortit.

Elle descendit la rue en courant et essaya de retrouver Lisette. Mais elle n'était nulle part.

– Pauvre petite, comme elle doit souffrir !

*

C'était réellement un taudis, une maison à la veille de tomber en ruines.

Diane monta l'escalier, pas très sûre d'elle-même. Elle avait peur de tomber et craignait que l'escalier ne s'écrasât.

Il n'y avait pas de cloche à la porte et elle dut frapper à plusieurs reprises.

Ce fut madame Lessard, emmitouflée dans une vieille robe de chambre, qui vint ouvrir.

– Oui ?

Soudain, elle reconnut Diane :

– C'est vous ?

– Oui, c'est moi. Votre fille, Lisette n'est pas là ?,

– Non. Elle n’entre jamais avant deux ou trois heures du matin et souvent plus tard. Pourquoi, qu’est-ce qui se passe ?

– Je ne puis rien vous dire pour l’instant.

– Mais...

– Espérez, madame Lessard, espérez, je crois que nous sommes sur une bonne piste.

Puis :

– Si votre fille arrive, dit-elle, ne la questionnez pas mais appelez-moi à mon appartement.

– Il faudra que j’aïlle au coin de la rue.

– Vous irez, c’est important. Tenez, voilà un dix sous.

– Merci. S’il est trois ou quatre heures ?

– Appelez-moi à n’importe quelle heure.

– Entendu, mademoiselle Diane, et je vous remercie pour tout ce que vous faites.

Diane sortit, prit un autre taxi et entra chez elle. Elle se coucha après n’avoir enlevé que sa robe et ses souliers.

Elle attendait l'appel de madame Lessard.

*

Il se mit à réfléchir. Il ne pouvait plus compter sur Diane.

– Mais, elle est folle, cette fille. Cette scène l'a fâchée. Mais il faudrait que je retrouve Lisette. Elle m'est trop utile.

Lisette était partie en furie. Où pouvait-elle être ?

– Ordinairement, quand elle est en colère, elle boit. Au club Colibri ?

Non, elle ne se serait sûrement pas rendue là, sachant que Bernard pourrait la retrouver.

– Elle doit être allée dans un endroit tranquille, où elle est certaine de ne pas rencontrer des gens qu'elle connaît.

Bernard se prépara à sortir. Il connaissait deux clubs que les jeunes filles fréquentaient souvent, quand elles voulaient avoir la paix.

Il sauta dans sa voiture et se rendit au premier.

Lisette n'était pas là.

Il se rendit alors au second. En entrant, il aperçut Lisette, assise à une table, au fond.

Elle semblait très triste et ses yeux étaient rouges. Elle était seule.

Lentement, Bernard s'approcha :

– Je savais que je te trouverais ici. Elle leva les yeux.

– Va-t-en, Bernard !

– Lisette, il faut que tu m'écoutes, tu n'as pas le droit de me condamner sans savoir.

– Va-t-en.

– Lisette, tu vas m'écouter. Tu ne veux pas faire de scandale, n'est-ce pas ?

– Elle avait raison.

Il s'assit près d'elle.

– Qui ça, demanda-t-il.

– Diane.

– Elle avait raison, comment ça ?

– Cette vie ne mène à rien. Elle avait raison de dire que tu ne m’aimais pas.

Bernard bondit :

– Elle t’a dit ça ?

– Oui et c’est la vérité.

Bernard serra les poings.

– Je comprends, c’était un coup monté. C’était ça, n’est-ce pas ?

Lisette ne répondit pas.

– C’est elle qui t’a dit de venir à la chambre d’hôtel ?

– Elle a bien fait.

– Je comprends tout, maintenant.

– Tu comprends quoi ?

– Elle m’a sauté au cou, m’a embrassé en me barbouillant de rouge à lèvres.

– Tu mens !

– C’est la vérité. Elle a bien joué la comédie. Moi, je lui en voulais, j’étais pour la mettre à la porte quand tu es entrée.

– Tu mens !

– Demande à ta Diane.

– Je ne veux plus la voir, ni elle, ni toi, tu entends.

– Mais, Lisette !

– J’en ai assez ! Va-t-en, va-t-en, ou sinon, je te lance cette bouteille à la figure.

Juste à ce moment, le waiter passa.

Il entendit les dernières paroles de Lisette.

– Monsieur vous importune, mademoiselle ?

– Oui, mettez-le à la porte, faites-le asseoir à une autre table, je ne veux plus le voir, vous entendez ?

– Vous avez compris, monsieur ? Allons, changez de table.

Bernard se pencha vers Lisette.

– Je vais la retrouver cette Diane, tu entends ? C’est elle qui est la cause de tout. Je vais la retrouver et prendre ma revanche. Et tu sais ce que je veux dire, quand je parle de vengeance.

Et il s'éloigna.

Lisette finit son verre et se dirigea vers la salle de toilette des dames. Bernard était occupé à causer avec un autre type. Il ne la voyait pas.

Elle sortit rapidement par la porte de côté.

Elle marcha longtemps, droit devant elle, sans savoir où elle allait.

Un mot résonnait continuellement dans sa tête :

– Vengeance ! Vengeance !

Elle était contente. Bernard engagerait un tueur qui s'occuperait de Diane.

– J'étais heureuse et elle a tout brisé. Elle aura ce qu'elle mérite.

Mais elle se mit à se poser des questions :

– J'étais heureuse ? Oui, mais... les autres filles, elles devaient sortir avec Bernard. Moi, j'étais la poire dans tout ça.

Maintenant elle se rappelait certains sourires moqueurs de ses compagnes.

– On me prenait pour une aveugle, une fille,

qui ne voit pas ce qui se passe autour d'elle. Je l'aimait trop. Elle serra les dents.

– Mais maintenant je le déteste.

Puis des paroles de Diane lui revinrent à la mémoire.

– Moi, téléphoniste ? Allons donc !

Elle songea à sa mère. Diane avait dit :

– Que feriez-vous, si vous appreniez un jour que votre mère était une prostituée.

– Pauvre maman, murmura Lisette, je l'ai fait souffrir.

Soudain, elle vit Diane sous un autre jour.

– Elle a bien fait de m'ouvrir les yeux, oui, elle a bien fait. Autrement, je serais encore la bonne poire de cette affaire.

Puis, le même mot revint à son esprit :

– Vengeance !

Bernard voulait se venger de Diane qui lui avait ouvert les yeux, Diane qui avait démasqué Bernard, qui lui offrait une position et qui voulait l'aider.

– Il faut que je la sauve, à mon tour !

Oui, mais comment, et surtout, où la retrouver ? Lisette ne savait même pas son nom de famille.

Mais elle ne se découragea pas et elle partit d'un pas bien décidé.

VI

Bernard était retourné au Colibri. Une des filles l'accosta.

– Hé, tu sais, la belle fille avec qui tu as parlé au début de la soirée ?

– Oui ?

– Eh bien, il me semblait que je l'avais vue quelque part.

– Et puis ?

– C'est Diane Roy.

– Diane Roy ?

– Mais oui, celle qui est allée à Hollywood, puis qui travaille maintenant comme journaliste au journal *la Trompette*.

– Oui, oui, je me souviens maintenant.

– Elle t'intéresse, n'est-ce pas ?

– Mais non, voyons, mais non.

Bernard se dirigea rapidement vers la cabine téléphonique. Il signala un numéro et une voix répondit :

– *La Trompette !*

On travaillait jour et nuit, au journal.

– Voici, monsieur, il faudrait absolument que je rejoigne Diane Roy, votre journaliste. C’est excessivement important. Vous avez son adresse.

– Une seconde, je vais regarder dans le livre de la téléphoniste.

Au bout de quelques secondes, l’homme reprit :

– Je l’ai.

Il donna l’adresse à Bernard.

– Habite-t-elle avec ses parents ?

– Ses parents ? Elle a perdu sa mère alors qu’elle était bébé et son père est mort à Hollywood, vous ne saviez pas ça ?

Non, je vous remercie.

Il raccrocha :

– Ah, Diane reste seule ! Eh bien, elle va entendre parler de moi et pas plus tard que tout de suite.

*

Lisette entra chez elle. Sa mère ne dormait pas.

Elle regarda l'heure. Il était deux heures.

– Je suis bien contente que tu arrives de bonne heure, Lisette.

– Pourquoi ?

– Parce que... enfin, je suis contente. Allons, va te coucher.

– Une seconde.

Elle se plaça devant sa mère.

– Vous êtes allée voir quelqu'un ?

– Mais...

– Ne mentez pas, maman. Vous êtes allée voir une femme qui s'appelle Diane. Vous vous êtes

mêlée de mes affaires ?

– C’est pour ton bien, Lisette.

– Vous avez l’adresse de cette jeune fille ?

– Non.

– Si vous l’avez, je la veux.

– Mais, Lisette...

– Donnez-moi son adresse, c’est très important, vous entendez. Et soudain, sans prévenir, Lisette fondit en larmes.

– Lisette, qu’est-ce que tu as ?

La grande fille hésita. Elle regarda sa mère, une seconde, puis, poussant un cri :

– Maman !

Elle se jeta dans ses bras.

– J’ai mal, maman, j’ai mal, je suis malheureuse.

– Ma petite fille, je savais qu’un jour tu reviendrais dans mes bras, ma petite Lisette.

– Vous devez me détester ?

– Moi, te détester ? Une mère est-elle capable

de détester sa fille ?

– Une fille qui agit comme je l’ai fait...

– Un cœur de mère, c’est fait pour pardonner.

Lisette se redressa.

– Maman, je veux retrouver Diane. Elle court un grand danger.

– Quoi ?

– Vite, maman.

– Je n’ai pas son adresse mais j’ai son numéro de téléphone.

– Donnez-le moi, je vais aller l’appeler.

Elle lui tendit la carte.

– Lisette, ce n’est pas pour te venger, n’est-ce pas ?

– Non, je vous le jure ; maman, je veux l’aider. C’est à mon tour, maintenant.

Elle se dirigea vers l’escalier, se retourna, hésita. Elle était rouge et timide.

– Maman ?

– Oui, ma Lisette ?

– C’est peut-être fou... mais... mais, je voudrais vous embrasser !

Madame Lessard la serra contre elle.

– Mais non, ce n’est pas fou, et je souhaite que tu recommences, souvent, très souvent.

Lisette avait de nouveau les larmes aux yeux.

Elle sortit. Madame Lessard se laissa tomber sur une vieille chaise.

– Enfin, je l’ai retrouvée !

Et elle se mit à pleurer, elle aussi... mais de joie.

*

Diane s’éveilla en sursaut. Le téléphone venait de sonner.

– Allô ?

– Mademoiselle Diane ?

– Oui.

– C’est Lisette.

– Lisette !

Diane bondit hors du lit. Cette fois, elle était complètement éveillée.

– Écoutez, je ne puis vous parler très longtemps. Bernard veut se venger... et dans le monde de la pègre, une vengeance, vous savez ce que ça veut dire ?

– Oui.

– Soyez sur vos gardes. Maintenant, je vais chez vous.

– Pourquoi ?

– Pour vous aider. Quand Bernard ou ses tueurs se présenteront, eh bien, nous serons deux pour les recevoir.

– Je vous attends !

– Donnez-moi votre adresse.

Diane donna l'adresse.

– J'y vais tout de suite.

Lisette raccrocha. Elle fouilla dans sa sacoche.

– J'ai de l'argent.

Elle prit un taxi et donna l'adresse de la maison de Diane.

*

Diane passa rapidement sa robe.

– Je me demande où elle se trouve ? En tout cas, j'ai presque gagné la partie, maintenant, puisqu'elle me téléphone.

On sonna à la porte.

– Comment, déjà elle ? Elle devait être tout près d'ici.

Elle alla ouvrir. La porte fut poussée brutalement.

– Bonsoir, Diane !

Elle pâlit, c'était le fameux Bernard.

– Surprise de me voir, n'est-ce pas ?

Il repoussa la porte.

Diane reprit rapidement son calme.

– Pas du tout, dit-elle, je vous attendais.

Elle ferma la porte et sans que Bernard la voit, tourna la serrure pour ne pas que la porte soit barrée. Bernard était un peu décontenancé :

– Vous m’attendiez ?

– Oui, je savais que vous prendriez des renseignements sur moi. Asseyez-vous.

Mais Bernard répliqua :

– Je n’ai pas de temps à perdre. Vous savez pourquoi je suis venu ici ?

– Pour vous venger ?

– Justement. Vous m’avez enlevé Lisette, vous m’avez nui énormément, eh bien, dans les milieux de la pègre, ça se paie.

Il fit un pas en avant.

– Je vous conseille de ne pas trop avancer, monsieur Bernard.

– Vous pensez me faire peur ? Vous m’avez pris par surprise, tout à l’heure. J’ignorais que vous connaissiez le jiu-jitsu, mais cette fois, je le sais.

Il fonça sur elle et la prit à la taille.

Cette fois, je vous tiens !

Elle se débattait de son mieux.

– Laissez-moi !

Non, je ne vous laisserai pas. Je vais profiter de vous. Ensuite, je vous tuerai, vous entendez, c'est tout ce que vous méritez.

Il la gifla et Diane abandonna sa résistance.

Il la frappa cette fois mais avec son poing.

Diane tomba étourdie.

Il la souleva et la transporta dans sa chambre.

– Vous avez voulu vous moquer de moi ?
Vous allez payer, vous allez payer, Diane Roy !

*

– C'est ici, mademoiselle !

Lisette semblait endormie. Elle regardait fixement au dehors.

– Mademoiselle !

– Oh ! excusez. Combien ?

– 80 sous.

Elle sortit un billet d'un dollar.

– Gardez le change !

Elle descendit de voiture puis s'approcha d'une autre automobile qu'elle connaissait.

– Bernard est là !

Lisette comprit. Elle avait dû lui ouvrir, croyant que c'était elle.

Lentement, la jeune fille s'approcha de l'appartement et tourna la poignée. À sa grande surprise, la porte s'ouvrit.

Sans bruit, elle s'avança dans le passage, soudain elle entendit une plainte.

Puis ce fut la voix de Bernard :

– Vous avez voulu vous moquer de moi ?
Vous allez payer, Diane Roy.

Lisette pâlit. Elle regarda autour d'elle.

Elle n'avait pas d'arme et pourtant il lui fallait sauver Diane.

Soudain, dans le corridor, elle aperçut un

parapluie accroché à un patère.

– C’est ma seule chance.

Elle saisit le parapluie et se dirigea vers la chambre. Elle s’arrêta dans la porte.

Diane était étendue sur le lit. Enragé, Bernard cherchait à lui arracher ses vêtements.

Il répétait continuellement.

– Tu vas payer ! Tu vas payer !

Lisette leva le parapluie au bout de ses bras et fonça en avant. Le parapluie s’abattit sur la tête de Bernard, avec un bruit sonore.

Bernard poussa un gémissement et porta la main à sa tête. Mais il ne tomba pas. Il se retourna et aperçut Lisette.

–Toi !

La jeune fille frappa de nouveau à la tête de l’homme. Cette fois, Bernard chancela. Un troisième coup et il tomba sur le plancher.

Enragée, Lisette continuait de frapper à la tête de l’homme qui était maintenant sans connaissance. Diane se souleva.

– Lisette, arrête.

La jeune fille resta saisie en entendant le cri de Diane.

– Arrête, tu vas le tuer.

– C’est ce qu’il voulait faire avec vous, Diane.

Elle s’approcha du lit.

– Vous êtes blessée ?

– Ce n’est rien, j’aurai peut-être une joue enflée et la lèvre fendue demain, mais c’est tout.

– Qu’est-ce que nous allons faire ?

– Appeler la police.

Elle pâlit.

– La police ?

– Vous n’avez pas à avoir peur, Lisette. Elle ne vous fera aucun mal, mais elle mettra Bernard derrière les barreaux pour un bon bout de temps.

– Je l’espère.

Diane appela la police et en quelques mots conta ce qui s’était passé.

– Venez le chercher.

– Tout de suite.

Dix minutes plus tard, la police et une voiture ambulancière arrivaient.

Diane dut à nouveau conter ce qui s'était passé. Les policiers prirent des notes.

– Il va falloir que vous veniez au poste, toutes les deux.

– Pourquoi ? demanda Lisette.

– Pour signer une déclaration et porter plainte contre lui.

– Avec plaisir.

Lisette demanda au médecin :

– Est-il gravement blessé ?

– Assez, oui, mais il n'en mourra pas, à moins qu'il y ait une fracture, mais je ne crois pas.

Les deux jeunes filles durent se rendre au poste de police.

Là, on leur fit signer une déclaration.

– Et maintenant, qu'est-ce que vous faites, Lisette ?

– Je retourne chez moi. Maman doit m’attendre.

– Oui, elle vous attend sûrement. Elle a tellement de peine, la brave femme !

Mais, demain, est-ce que je pourrai vous voir ?

– Pourquoi ?

– C’est au sujet de cette place que vous m’avez offerte, je l’accepte, à moins que vous...

– Non, moi, j’en ai déjà une.

Diane lui donna une carte de son nouveau bureau.

– Venez me voir à cet endroit, voulez-vous ?

– Certainement, à quelle heure ?

– À l’heure que vous voudrez, Lisette, je vous attendrai.

Diane entra chez elle, très fière d’elle. Elle avait réussi une tâche peu ordinaire.

– Je l’ai ramenée dans le bon chemin, et pourtant, elle s’était engagée profondément sur la pente du péché.

Puis, elle se souvint des paroles de Monsieur Bercy.

– Quand on veut réellement, il n’y a rien d’impossible. Tant qu’il y a un souffle de vie, il y a de l’espoir.

Diane n’a certes pas fini d’en voir de toutes les couleurs avec sa nouvelle position.

Michel Dupuis travaillera-t-il à ses côtés ?

Monsieur Dupas pourra-t-il se départir de deux journalistes ?

Ne manquez pas la semaine prochaine, la suite du roman de Pierre Saurel, **DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE**.

Cet ouvrage est le 465^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.